

Le domaine musical est plein de contrastes, de caprices, de revirements, de compensations.

C'est ainsi que du lundi au samedi de l'autre semaine, dans la salle de la rue Le Pelletier, *le Désert* succédait au *Tannhäuser*, c'est-à-dire le grand jour aux ténèbres, la forme au chaos, la vérité à l'erreur.

Les jours se suivent sans se ressembler, et les soirées de l'Opéra aussi. Les bravos prolongés renversaient les sifflets de la veille, et semblaient puiser une nouvelle force dans l'espèce de protestation qui naissait du rapprochement immédiat de deux œuvres aussi opposées de nature que le sont l'ode-symphonie de Félicien David et la partition de M. Richard Wagner.

Il fallait voir ce public enthousiaste, le même, du reste, que celui de la première représentation du *Tannhäuser*, les mêmes célébrités officielles, les mêmes sommités artistiques et littéraires, les mêmes princes de la critique et du feuilleton, réunis, comme quelques jours auparavant, mais cette fois répondant à l'appel d'un compositeur modeste, trop modeste, dont le talent réveille les sympathies, et dont les œuvres comptent des succès nombreux et incontestés.

Aussi quel triomphe et quelle recette ! – Il n'y avait pas une main inactive de l'orchestre aux loges du cintre, pas une voix qui ne criât *bravo*, et cependant pas un *claqueur*. Mettez le public, le public de bon aloi, vis-à-vis d'une œuvre vraie au point de vue de l'art, laissez-le tout entier à ses impressions, et vous jugerez alors s'il a besoin d'être stimulé pour applaudir. Établissez, au contraire, une claque formidable, doublée d'une imposante phalange de maladroits amis, et cela devant un ouvrage contestable et révolutionnaire au point de vue musical, et l'on aura le déplorable spectacle d'une chute proportionnelle au succès imposé. On verra s'établir une lutte indécente entre les applaudisseurs quand même et les siffleurs surexcités. L'amour-propre, l'antagonisme, viendront se mettre de la partie. Chacun s'égarera dans ce combat de l'intelligence ; les plus patients pourront s'y oublier, et les natures expansives y deviendront sans retenue. C'est alors que les questions d'art seront entachées d'un jugement sans dignité : toute pudeur sera mise au vestiaire ; on sifflera, on rira, on chantera, on sera sans pitié pour les pauvres interprètes, on n'écouterà même plus, on troublera le public sérieux qui désire se rendre compte, et l'on donnera, dans la salle la plus aristocratique de l'Europe, le triste exemple d'un charivari indigne du plus petit théâtre des boulevards.

Voilà pourtant ce qui s'est passé à l'Opéra dimanche dernier, et ce qu'il faut déplorer sincèrement. Comme artiste, je // 138 // proteste ; comme homme, je le regrette ; comme critique, j'en suis navré ; car l'auteur du *Tannhäuser*, que nous avons battu en brèche il y a huit jours, pourra s'appuyer et s'appuiera certainement sur ce jugement tumultueux pour crier au parti pris, à l'injustice, au scandale. Nous parlions tout à l'heure de maladroits amis ; disons maintenant que les ennemis maladroits de M. Wagner lui ont ainsi préparé une porte de sortie dont il profitera, et il fera bien. Le martyrologe s'augmentera d'une victime. La question pouvait être jugée en dernier ressort ; mais M. Wagner s'armera de ce vice de forme pour en appeler à la postérité. Voilà ce qu'une impatience mal comprise aura produit ; elle remet tout en question. Loin de nous l'idée de contester au public le droit de protestation. Cependant, il faut le faire dans une certaine mesure. L'œuvre repoussée dignement ne saurait se relever,

tandis qu'on plaint, au contraire, l'auteur endolori qu'une chute trop cruelle rend plus intéressant. Cela est vrai, surtout en France, d'où est sortie celle noble et mémorable parole : Honneur au courage malheureux !

Qu'on nous pardonne cette digression, écrite moins en faveur de M. Wagner que pour déplorer un scandale indigne du peuple qu'on cite comme le plus aimable et le plus poli de la terre. Sans cette soirée néfaste, le pauvre *Tannhäuser* était bien et dûment enterré, et l'on aurait pu dire sans regret : Laissez passer la justice... de Paris, ce roi du goût, de l'intelligence et des arts.

Cet événement n'est pas le seul, du reste, qui se soit accompli à l'Opéra ; la semaine au contraire a été des plus fécondes. En voici le relevé : Évanouissement complet du *Tannhäuser* dans les brouillards les plus épais de l'avenir ; concert de Félicien David et succès traditionnel de ses œuvres ; enfin, rentrée triomphale de M<sup>me</sup> Ferraris par la première représentation de *Graziosa*, ballet pantomime en un acte de MM. Derley et Petipa, musique de M. Théodore Labarre.

Pour régler tout d'abord notre compte avec M. Félicien David, ajoutons qu'à son concert, des fragments de *Christophe Colombe* ont rivalisé noblement avec le *Désert*. Pourtant, il faut le dire, ce dernier ouvrage laissait un peu à désirer comme exécution. Les chœurs étaient insuffisants, et l'ensemble aurait pu être meilleur. La marche de la caravane, la danse des Almées, ont été enlevées comme sait le faire l'orchestre de l'Opéra. M. Dufrène s'est fait remarquer dans le chant du Muezzin. M<sup>me</sup> Gueymard-Lauters et M. Cazeaux ont parfaitement interprété les *solis* de *Christophe Colomb*. Enfin, le final de *Moïse au Sinai* et le bel allegro de la symphonie en *mi* bémol complétaient le programme de cette soirée, qui marquera dans les fastes de la rue Le Pelletier.

Deux jours après, *le Désert* reparaisait sur l'affiche et accompagnait, cette fois, la première représentation de *Graziosa*. L'orchestre n'était plus, comme l'avant-veille, en amphithéâtre, et avait gardé sa place habituelle. Cette position, fort bonne pour accompagner les voix dans une action dramatique, est moins favorable pour une œuvre symphonique. Les détails d'instrumentation sont moins indiqués ; *le Désert*, dans cette nouvelle sonorité, nous a fait l'effet d'un tableau posé à plat, et cependant l'exécution offrait plus d'ensemble que le premier soir.

\*\*\*

Mais arrivons à *Graziosa*. Voilà un ballet comme nous les comprenons et les aimons ; un ballet où l'action vient agréablement couper les pas et les danses ; un ballet en un acte, c'est-à-dire pas trop long, dans une juste mesure ; un ballet discret, coquet, vif, alerte, amusant. Nous lui prédisons un succès qu'il faudra reporter, en partie, sur la gracieuse ballerine si aimée, si choyée du public parisien, mais dont, cependant, les auteurs du livret et de la musique, et aussi les décorateurs, pourront, à juste titre, réclamer leur bonne part.

Une jeune fille des environs de Naples est fiancée à un muletier ; rien de plus simple, et cette histoire aurait pu rester fort ignorée si une jeune dame masquée ne passait en ce moment au fond du théâtre, au bras d'un cavalier. Rien

encore de plus naturel. Cependant, un autre cavalier leur barre le passage et veut forcer la dame à se démasquer. Un duel s'ensuit. Le muletier Pietro va chercher main-forte, et Graziosa, attirant la dame dans un coin, se substitue adroitement à elle et sépare les combattants. Le provocateur dépisté, reconnaît sa méprise et tout rentre dans l'ordre. Cependant, la garde arrive, sous la forme traditionnelle de quatre hommes et un caporal. Le podestat, ne trouvant plus sur qui sévir, s'en prend à Pietro et le laisse prisonnier sous la surveillance des soldats.

Ici, une scène charmante : Graziosa, par sa grâce et sa beauté, captive le caporal, fait tourner la tête aux quatre hommes et finit par les faire tous danser avec elle. Je n'ai rien vu de plus délicieusement comique que cette ravissante créature au milieu de ces soldats ridicules, tournant, haletant, se poussant et tombant. L'un d'eux est plus sec et plus long que l'obélisque. Pietro se sauve à la faveur de ce manège ; mais il est repris bientôt, et tout cela pourrait fort mal tourner, si le jeune seigneur, l'obligé de Graziosa, n'était le vice-roi lui-même. Celui-ci obtient leur grâce du podestat, ce qui produit un tableau final pouvant porter pour exergue : *Un bienfait n'est jamais perdu.*

Tout cela est mêlé d'un combat de taureaux...sans taureaux ; erreur espagnole de ce charmant petit acte, et ce qui ferait volontiers dire : si vous voulez faire un civet, ne prenez pas de lièvre ; mais il ne faut pas oublier qu'ici le lièvre serait un taureau, et que le public français aime infiniment mieux s'en tenir aux torréros, aux picadors, tels que nous les poétise l'Opéra, sous la forme et les délicieux visages de M<sup>lles</sup> Marquet, Schlosser, Parent, Moncelet, Simon, Stoïkoff, Barette, et *tutte quante*.

Après ce piquant épisode d'invisibles taureaux, arrive le pas de *la fiancée*, par M<sup>me</sup> Ferraris, plus vaporeuse, plus sympathique que jamais. Aussi, le public l'a-t-il acclamée et littéralement couverte de bouquets. Au milieu d'eux fleurissait ce quatrain :

Sa danse est un sourire,  
Et, quand elle bondit,  
Nul ne saurait traduire  
Tout ce que le cœur dit.

La musique, nous l'avons dit, est de M. Théodore Labarre, encore un musicien trop modeste, et dont la place n'est pas assez marquée. On se sent à l'aise en l'écoutant. Elle est parfois italienne, parfois espagnole, toujours mélodique, ce qui ne nuit pas, et sans cesse de bonne maison. Le décor, de MM. Cambon et Thierry, représente un splendide paysage napolitain ; la mise en scène est pleine de fraîcheur. Somme toute, la réussite n'a pas été douteuse un seul instant.

PAUL BERNARD.

***Le Ménestrel*, 31 mars 1861, pp. 137-138.**

Title of journal	Le Ménestrel
Subtitle of journal	Tablettes du pianiste et du chanteur
Date	31 mars 1861
Day of week	dimanche
Printed date correct?	Yes
Année	28
Issue no.	18
Inclusive page nos.	137-138
Full title of article	"Académie impériale de musique"
Subtitle of article	"Concert de Félicien David – Troisième représentation du <i>Tannhäuser</i> . – Première représentation de <i>Graziosa</i> : M <sup>me</sup> Ferraris. "
Signature	Paul Bernard
Author's full name	Paul Bernard
Pseudonym?	No
Placement in text	Front-page main text